TRADUIRE MARCEL AYMÉ EN LANGUE ROUMAINE : UNE EXPÉRIENCE INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE DANS LE CADRE DU MASTÈRE DE TRADUCTION LITTÉRAIRE DE L'INSTITUT INTERNATIONAL LIVIU REBREANU *DE RECHERCHE EN TRADUCTION LITTÉRAIRE ET SIMULTANÉE DE L'UNIVERSITÉ DE PITESTI*

Jean-Louis COURRIOL
Universitatea Lyon

Résumé : *Traduire Marcel Aymé en roumain est une tâche, une* ***mission*** *et tout à la fois un* ***plaisir traductologiques*** *qui nous semblent s'imposer à notre Institut, lieu privilégié et quasiment unique de recherche fondamentale dans l'Université française aussi bien que roumaine. Les raisons en sont simples et évidentes :*

1- cet immense écrivain contemporain (1902-1967) est inconnu en Roumanie ou presque. C'est à peine si l'on a timidement traduit une de ses nouvelles « Le Passe Muraille » qui, tout en étant significative de sa manière, est loin de pouvoir prétendre à représenter valablement une œuvre diverse et très riche. Il y a donc là une lacune énorme à combler qui n'est pas moins grave que celle du déficit traductologique dont la littérature roumaine dans son ensemble est victime en langue française.

2- La traduction de nouvelles de Marcel Aymé – c'est en effet le genre littéraire dans lequel il a donné la pleine mesure de son talent, même si des romans comme « Le chemin des écoliers », « Uranus », « La jument verte », « La Vouivre », « La Table-aux-crevés », « Gustalin » sont de petits chefs d'œuvre trop mal appréciés en France même – a été le thème de l'exercice très sérieux que nous avons proposé pour le mémoire de fin de mastère à nos mastérants de 2005. Elle présente en effet de multiples problèmes passionnants de transposition tant sur le plan purement formel – niveaux de langue, celle de Marcel Aymé offrant un saisissant contraste entre un type d'expression auctorial des plus délibérément classiques et soignés, à la jouissance de laquelle Marcel Aymé s'adonne avec délices et le chatoiement vigoureux, tour à tour, vulgaire, scatologique, poissard, mafieux, crapuleux ou simplement rural des parlers des personnages hauts en couleur – que sur celui de la civilisation, de l'histoire, du fond, donc, de la matière fictionnelle.

C'est à tirer les enseignements de cette expérience partagée par 20 mastérants et leur « tuteur » soussigné, lui-même passionné par la traduction de Marcel Aymé, que nous consacrerons cette communication dont la conclusion sera confiante dans les possibilités de recherche approfondie de notre Institut et attristée par le désintérêt des maisons d'édition roumaines pour un écrivain qu'elles ne connaissent pas et refusent de découvrir alors qu'il est publié en France dans la prestigieuse collection de la Pléiade –consécration littéraire suprême - depuis de très nombreuses années.

Mots-clés*: civilisation, déficit traductologique, forme, transposition*

Traduire Marcel Aymé en roumain est une tâche, une **mission** et tout à la fois un **plaisir traductologique** qui nous semblent s'imposer à notre Institut, lieu privilégié et quasiment unique de Recherche fondamentale dans l'Université française aussi bien que roumaine. Les raisons en sont simples et évidentes :

1. Cet immense écrivain contemporain (1902-1967) est inconnu en Roumanie ou presque. C'est à peine si l'on a timidement traduit une de ses nouvelles « Le Passe Muraille » qui, tout en étant significative de sa manière, est loin de pouvoir prétendre à représenter valablement une œuvre diverse et très riche. Certes il y a, à cette situation

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

aberrante et regrettable, des « raisons » d'abord idéologiques, Marcel Aymé ayant été, pendant toute la trop longue période du totalitarisme communiste, victime, lui aussi, de la censure : son refus de tout embrigadement pour l'écrivain, sa soif de liberté d'expression à l'égard de tout pouvoir et ses prises de position très courageuses dans l'après seconde guerre mondiale, lorsque, par exemple, il stigmatise avec une féroce ironie la main mise communiste sur la pensée dominante de l'épuration qui a suivi la Libération, tout cela n'a pu que le désigner comme un auteur à proscrire.

Il y a donc là une lacune énorme à combler qui n'est pas moins grave que celle du déficit traductologique dont, à l'inverse, la littérature roumaine dans son ensemble est victime en langue française. A ce propos, nous avons toujours été frappé par une étonnante similitude de destins littéraires sur laquelle nous ne cesserons d'insister jusqu'à ce qu'elle soit admise et que l'on en tire, traductologiquement et littérairement les conséquences, c'est celle qui existe, de manière frappante, entre Marcel Aymé et Cezar Petrescu.

Contemporains s'ignorant totalement – dans les deux sens, selon toute apparence – ils sont tous deux de très grands écrivains unis dans un même amour dévorant de la belle langue et de la puissante fiction, de l'humour et de l'ironie constamment en éveil, de la passion du roman mais aussi de la nouvelle qu'ils pratiquent avec prédilection et avec une jouissance non dissimulée. L'analogie flagrante de leurs carrières se manifeste de façon éclatante dans une autre de leurs réussites indéniables : la littérature pour les enfants, ajoutons aussitôt, grands ou petits. ***Les Contes du Chat Perché*** sont l'une des œuvres les plus connues de Marcel Aymé : ses deux héroïnes, Delphine et Marinette, vivent au milieu des animaux enchantés d'une ferme et portent sur le monde le regard naïf et impitoyable de l'enfance. Cezar Petrescu a donné à la littérature roumaine le texte le plus célèbre du genre et le plus réussi : ***Fram, ours polaire***. C'est un des indices supplémentaires les plus indubitables de l'étroite parenté qui est la leur. Mais, répétons-le, c'est une parenté qui s'ignore.

Il n'y a pas jusqu'à l'injustice flagrante qui leur a été faite dans leurs pays respectifs qui ne leur soit tristement commune. L'un et l'autre sont les mal-aimés de la critique littéraire qui leur a fait, sans les lire vraiment – on peut l'imaginer – une fausse réputation d'écrivains secondaires ou mineurs qu'ils ne sont nullement. C'est à réparer cette double injustice que le traducteur doit s'attacher. Il est stimulé sur cette voie par le sentiment que - une fois n'est pas coutume -, l'injustice ne vaut pas seulement pour la littérature roumaine…

2. La traduction de nouvelles de Marcel Aymé – c'est en effet le genre littéraire dans lequel il a donné la pleine mesure de son talent, même si des romans comme ***Le chemin des écoliers*** , ***Uranus*** , ***La jument verte*** , ***La Vouivre*** , ***La Table-aux-crevés*** , ***Gustalin*** sont autant de petits chefs d'œuvre trop peu appréciés encore en France même – a été le thème de l'exercice très sérieux et fort enrichissant que nous avons proposé pour le mémoire de fin de mastère à nos mastérants de 2005.

Elle présente en effet de multiples problèmes passionnants de transposition tant sur le plan purement formel – niveaux de langue, d'abord, celle de Marcel Aymé offrant un saisissant contraste entre un type d'expression auctorial des plus délibérément classique et soigné, à la jouissance de laquelle Marcel Aymé s'adonne avec délices, et le chatoiement vigoureux, tour à tour, vulgaire, scatologique, poissard, mafieux, crapuleux ou simplement rural des parlers des personnages hauts en couleur – que sur celui de la civilisation, de l'histoire, de la société française à un moment crucial de son développement - du fond même, donc, de la matière fictionnelle..

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

C'est à tirer les enseignements de cette expérience partagée par 20 mastérants et leur « tuteur » soussigné, lui-même passionné par la traduction de Marcel Aymé, que nous consacrerons cette communication dont la conclusion sera confiante dans les possibilités de recherche approfondie de notre Institut et attristée par le désintérêt entêté et ignare des maisons d'édition roumaines pour un écrivain qu'elles ne connaissent pas et refusent de découvrir alors qu'il est publié en France dans la prestigieuse collection de la Pléiade –consécration littéraire suprême qui n'est réservée qu'à quelques-uns - depuis de très nombreuses années.

La répartition des nouvelles à traduire – dans un esprit de relative égalité – a été facilitée par la multiplicité des titres et l'approximative unité quantitative de chacune d'elles, à quelques exceptions près, comme ***La bonne peinture*** ou ***La traversée de Paris***, lesquelles sont d'ampleur considérable et constituent presque de petits romans. La longueur moyenne se situant autour d'une dizaine de pages, l'exercice individuel était considérablement plus simple et la confrontation collective – obligatoire en fin de session – fut efficace et profitable. D'une manière générale, nous sommes enclins à croire que l'expérience eut un côté ludique et drôle qui est naturel s'agissant de textes qui ne portent guère à la mélancolie ou à l'ennui. Le sentiment d'ensemble a été, apparemment, celui d'un travail grandement stimulé par la drôlerie, justement, de ces textes débordant d'humour, d'ironie et parfois de dérision crue ou de sarcasme grinçant mais atténué d'un constant sourire subtil. C'est exactement la même impression que pourraient et pourront avoir, dans le sens inverse, les futurs mastérants français de notre Institut – boursiers de l'Institut Culturel Roumain, à la lecture des nouvelles de Cezar Petrescu, peut-être légèrement plus sombres, plus noires et plus « vitriolées ».

Cela étant, les difficultés ont été nombreuses, à commencer par celles d'une langue soucieuse, chez Marcel Aymé, de concision, de soigné stylistique, de mot juste. La complexité syntaxique qui en découle souvent a été parfois source de quelques erreurs ou malentendus. Les problèmes de vocabulaire, de lexique – Marcel Aymé chérissant les mots rares ou les acceptions exceptionnelles – ont eu aussi leur part de difficultés. Nous proposons ici quelques exemples de versions de bonne qualité qui ont fait l'objet d'une correction minutieuse, collective d'abord puis individuelle :

1. « ***En attendant*** » traduction de Cristina Paraschiva avec quelques petites erreurs significatives et pleines d'enseignements sur des expressions idiomatiques : par exemple, ***« faire avec pas grand-chose »*** qui n'est pas ***« faire pas grand-chose*** » Citons le texte de Marcel Aymé :

Elle ne l'avait pas rose non plus **: deux filles pas bien fortes, toujours une malade, et le souci de faire avec pas grand-chose**.

Nici ea nu /tràia pe roze/era într-o situatie prea fericita /prea banal/: două fete cam firave,nesànatoase, una mereu bolnavà si mereu grija de a o scoate la capàt de o zi pe alta.(nu *o pune la mai nimic./contrasens, atentie !/)*

On voit, à la lecture de ce brouillon et des suggestions qu'il a suscitées de notre part, quels sont les points délicats de la traduction en question : le souci, d'abord, d'éviter tout ce qui serait une atténuation dangereuse de la force vigoureuse des images ou des expressions consacrées (elle ne l'avait pas rose non plus n'est pas une formule banale mais une tournure populaire reprise par Marcel Aymé pour sa puissance de suggestion d'un parler spontané populaire qui dit les choses sans détours et

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

allusivement : recourir à la solution ***nici ea nu tràia chiar pe roze*** – dans laquelle ***chiar*** a un rôle plus important qu'on ne croit – est une excellente tentative. Quant à l'expression ***le souci de faire avec pas grands chose***, elle nécessitait une analyse précise pour éviter le contresens commis (***a nu o pune la mai nimic***) alors que le sens est évidemment celui que suggère bien ***mereu grija de a o scoate la capàt de o zip e alta*** où l'on retrouve avec bonheur tous les ingrédients du texte français dans une formule idiomatique de même force.

Un peu plus loin encore :

Par le fait, on s'est trouvé un peu grisé, moi aussi bien qu'elle. Un beau soir, je rentre chez nous avec un paquet à la main, et c'était le renard argenté. Une bête de toute beauté, c'était, je n'avais pas acheté dans un sac.

Asa cà ne-a cam luat valul si pe mine si pe ea (Prin urmare, ne-am trezit putin ametiti,) si eu la fel ca si ea. Intr-o buna seara, ma intorc acasà cu un pachet în mâna, si era o vulpe argintie. Un animal de toatà frumusetea, (n-am cumparat-o într-o sacosà.) /contrasens !/ /N-o luasem cu ochii închisi/

On a là un cas typique de traduction d'une expression idiomatique dans son sens littéral : pour ***acheter dans un sac***, c'est-à-dire « ***cu ochii închisi*** », autrement dit, sans voir ce que l'on achète, on a donné une version purement mot à mot de la formule qui aboutit évidemment à un contresens. C'est ce que l'on aurait, dans l'autre sens, si l'on traduisait « ***l-am prins cu mâta în sac*** » par un cocasse « ***je l'ai pris avec son chat dans le sac*** » au lieu de la seule transcription acceptable « ***je l'ai pris la main dans le sac*** » qui n'a pourtant pas exactement le même sens puisqu'elle vise plutôt un cas de flagrant délit, extensible néanmoins à un flagrant délit de mensonge, ce qui est l'acception exacte de l'expression roumaine.

Signalons aussi que l'incise ***c'était*** , typique d'une insistance propre au langage parlé, n'est pas rendue : il aurait fallu recourir à une formule équivalente du genre ***ce mai*** ou ***zàu***, lequel serait peut-être un peu trop fort. Il fallait en tous cas ne pas négliger cette marque délibérée d'un discours que Marcel Aymé veut pittoresque, émaillé de ce qui en fait la saveur langagière verte ou relevée sur fond d'une narration auctoriale très pure et classique ce qui est la caractéristique, la marque de fabrique inconfondable de sa littérature.

Voici maintenant une bonne tentative pour rendre la couleur populaire du discours de ces pauvres gens qui font la queue :

M'arrive d'aller à la mairie réclamer un bon de supplément, un bon de ceci, un bon de cela. Je devrais pas, je sais ce qui m'attend, mais quand je vois mes gosses toussoteux, maigrefoutus et rien au ventre, c'est plus fort que moi, je m'en vais réclamer.

(Mi se întâmpla) Mà mai duc pe la (sà merg la primarie) sà mai cer câte-un bon în plus, un bon pentru asta, un bon pentru aia, n-ar trebui, stiu bine ce mà asteaptà, dar când îmi vàd copiii tot tusind asa si* al naibii de slabi (*slabi morti), si cu burta goalà (nimic în burta), este ceva mai putenic decât mine, mà duc sà cer.

Maigrefoutrus est évidemment sinon une invention personnelle de Marcel Aymé, du moins la transcription amusée d'une création linguistique populaire : ***al naibii***

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

de slabi est déjà intéressant mais ***slabi morti*** sau ***morti de slabi ce sunt*** ou même la combinaison des deux est une solution plus séduisante encore: **al naibii de slabi morti** donne bien à entendre cette même composition synthétique de ***maigrefoutus,*** autrement dit, c'est un équivalent bien pesé dont les ingrédients reconstituent la teneur stylistique complexe et riche de la création linguistique de l'original**.**

C'est bien ainsi que l'on se doit de faire sentir toute la force, tout le relief de cette langue qui emprunte aux parlers des rues sa vigueur stylistique et fait de Marcel Aymé un grand écrivain, c'est-à-dire quelqu'un qui sait écouter avant d'écrire.

Voici un autre exemple de modulation à introduire : le mot ***pardon,*** qui semble si simple et qui d'ailleurs a été généreusement et largement importé en roumain (voir Caragiale et même la langue de tous les jours) peut, justement, poser problème :

J'invente pas. Hier, j'ai entendu chez l'épicier deux femmes harnachées, pardon, fourrures, bijoux et pékinois, elles disaient que les gens, de peur de manquer, ils mangeaient le double d'autrefois. « C'est comme ça chez nous », elles disaient.

Donnons la version proposée ainsi que les commentaires que nous y avons insérés :

Nu inventez. Ieri am auzit /topica !/la bàcànie două femei înhamate/împopotonate/, pardon /ce mai,/sensul în românește ?/ blànuri, bijuterii si pechinezi (je ne sais pas si ici le mot pékinois désigne autre chose que le chien, nu, e bine) ziceau cà oamenii, de fricà sà nu piardà, mànîncà de două ori cât (dublu fatà de) altàdatà. « Asa e la noi », ziceau ele.

Il est clair qu'ici la transcription par ***pardon*** serait un contresens total car il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'une quelconque excuse mais du sens qu'il peut prendre parfois dans des formules expéditives et vigoureuses du genre « ***Excusez du peu !*** » qui, par antiphrase, veulent dire que l'on exagère, que l'on est dans une situation extrême. D'où la suggestion d'un ***ce mai*** (c'est-à-dire, ***faut-il vous préciser encore, n'avez-vous pas compris ?***)

Même tentative réussie, un peu plus loin, pour rendre les valeurs grammaticales (sujet répété ***Quand les Allemands ils partiront***) du langage populaire par une faute d'accord délibérée (**Se duce e**i nemtii într-o zi) dans le paragraphe ci-dessous :

Quand les Allemands ils partiront, on aura des comptes à régler. Tous ceux qui auront la gueule fraîche et le ventre sur la ceinture, on aura deux mots à dire. Pour chacun de mes gosses qu'ils m'auront assassiné, il m'en faudra dix.

Se duce ei nemtii într-o zi, si ne-om socoti noi. Telle est la solution que nous avons suggérée finalement pour rendre tout le relief de cette redondance incorrecte au regard de la grammaire entendue *stricto sensu* mais évidemment pleine de vigueur stylistique**.**

(Când nemtii vor pleca, vom avea de reglat conturi. L'expression ***vom avea de reglat conturi*** est un peu trop calquée sur la structure française, nous lui préférons ***ne-om socoti noi*** qui nous semble plus naturelle et plus vive. ***Toti cei cu fata îmbujoratà (cu tenul proaspàt) / Nu !care vor avea gura spàlatà / si burta revàrsatà peste curea ,***

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

o sa avem ce sà le spunem. o sà le zicem noi vreo douà. Pentru fiecare dintre copiii mei pe care mi-or fi omorît, o sà omor eu zece

Il est patent, ici, que la bonne solution est celle qui trouve la tonalité populaire et même vulgaire la plus juste, celle qui suggère la haine inexpiable des profiteurs de guerre, des collaborateurs (encore un mot qu'il sera bien difficile de traduire, eu égard à l'acception toute spéciale qu'il a dans ce français de l'après seconde guerre mondiale) à travers des emportements de langage à la fois collectifs (utilisation d'expressions idiomatiques consacrées) et très personnels (images tronquées ou marquées au sceau d'une création coléreuse individuelle). Faire sentir tout cela, cette fureur personnelle de la mère atteinte dans ce qu'elle a de plus cher – ses enfants voués à la mort par la faute des puissants du moment) et la force collective de la langue, c'est évidemment là que se trouve la pierre d'achoppement de la traduction et là que l'on mesure la capacité d'un traducteur à sentir d'abord, puis à rendre ensuite dans sa langue toutes ces nuances sans le respect desquelles il n'y a ni littérature ni traduction véritables.

2. La deuxième version qui retiendra ici notre attention est celle qui s'intitule, dans l'original, ***Légende poldève*** , elle est celle de Adriana Apostol. Voici d'abord les quelques remarques d'ordre général sur les conditions et les exigences de la traduction de textes comme ceux de Marcel Aymé que nous avons faites en introduction aux séances multiples d'analyse collective des travaux de mémoire de mastère, en juillet 2005 :

Traduire Marcel Aymé en roumain (ou dans toute autre langue, pourrait-on ajouter), qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela implique ?

Il y a de multiples réponses à cette question fondamentale: des réponses générales, d'abord, qui relèvent d'une théorie pratique de la traduction littéraire, à savoir que traduire une oeuvre esthétique, une création à base de mots, de signes linguistiques, est une opération très complexe, d'autant plus complexe que l'on ne sait pas vraiment ce qu'est cet objet que l'on doit transposer d'un système à un autre - d'une langue à une autre -.

Le traducteur se trouve peu ou prou dans la situation inonfortable d'un mécanicien qui devrait remonter un moteur démonté dont il ne connaît pas le mode de fonctionnement, ni les pièces, ni le rapport entre les pièces. On imagine sa perplexité. La perplexité du traducteur est celle de tout lecteur d'une oeuvre littéraire dont le mystère ultime, le mode de création, l'alchimie intime lui sont inconnus comme ils le sont au créateur lui-même et, en dernière instance, à tous ceux qui ont tenté d'en pénétrer les secrets.

Mais tout est - fondamentalement - mystérieux dans ce monde et comme, si l'on en croit la légende, le disait le philosophe Zénon, il est effectivement impossible de démontrer <u>logiquement</u> la possibilité même du mouvement, il reste possible de le prouver en marchant ! Prouvons donc et pratiquons donc la traduction en traduisant !

Le traducteur ne se contente d'ailleurs pas de prouver la possibilité de la traduction en traduisant mais il démontre du même coup la possibilité de comprendre la création littéraire puisqu'il sait la faire saisir à d'autres lecteurs dans d'autres langues, en la dépouillant de sa forme linguistique originelle et en donnant au *fond* un sens dans une autre *forme*. C'est en cela que le traducteur est

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

un praticien qui ne devient théoricien qu'en restant scrupuleusement praticien éclairé, jamais le contraire, à savoir théoricien praticien.

Considérons provisoirement les réponses d'ordre général à ces interrogations inévitablement marquées d'apories théoriques, comme acquises. Il s'en faut de beaucoup mais nous ne saurions y trouver les vraies réponses à ce qui nous intéresse concrètement ici: comment faut-il traduire Marcel Aymé en roumain ? Nous allons répondre, de manière globale et détaillée en même temps, en prenant comme exemple ou cobaye la version d'Adriana Apostol pour le texte *Légende poldève* parce qu'elle a bien travaillé sur ce texte mais aussi parce qu'il reste encore des choses à améliorer, à polir, à modifier parfois en profondeur.

Les mêmes remarques pourraient se faire sur tous vos travaux et nous les ferons mais individuellement au cours de ces dix jours de travail intense pour reprendre ensuite une méthode collective pendant les deux derniers jours et tenter de rendre publiables des textes qui doivent avoir tout ce qu'il faut pour qu'un éditeur intelligent ait envie de les publier. Profitons de l'occasion pour redire ici que notre mastère, dans le cadre de l'Institut International Liviu Rebreanu de Recherches en Traduction Littéraire et Simultanée, se doit de déboucher au plus vite sur un Doctorat en Traduction Littéraire qui sera de fait unique en son genre dans le monde universitaire et que les thèses qui ne manqueront pas de voir bientôt le jour devront intégrer dans la définition des exigences, à côté de celles qui relèvent d'abord de la valeur universitaire – seules à même de garantir le caractère scientifique d'un doctorat – des critères nouveaux mais essentiels, comme celui de la compatibilité éditoriale des textes traduits, ce qui nous amènera à envisager la collaboration, au sein des jurys, d'éditeurs de qualité comme nous en connaissons tous, notamment à Pitesti.

Traitons la chose globalement d'abord, par conséquent: j'espère que malgré le travail difficile que vous abez dû accomplir, vous ne vous êtes pas ennuyés avec les textes de Marcel Aymé et que vous avez compris pourquoi je ne cesse de vous répéter que c'est un grand écrivain, insuffisamment apprécié en France, totalement inconnu en Roumanie. La première chose qui vous aura frappés aura probablement été la dose très forte d'humour, parfois noir, d'ironie, souvent mordante, de bonne humeur, de sarcasme et de dérision qui fait le style inimitable de sa littérature. Personnellement, je pense que le grand écrivain roumain - également sous-estimé et déconsidéré - Cézar Petrescu, est celui qui se rapproche le plus de ce type d'auteur intelligent, doté d'une facilité d'expression et d'un goût du beau style - du beau style expressif, savoureux- et qu'un livre comme *Miss România*, par exemple, aurait pu être écrit par Marcel Aymé.

Il y aura d'ailleurs grand profit à lire et relire Cézar Petrescu pour trouver le ton qu'il faut pour bien traduire Marcel Aymé en roumain, les mots, le style. Car s'il y a une vraie „recette"pour traduire la littérature – avec le sens presque contraignant et impératif que prend le mot dans son acception roumaine de *retetà*, d'ordonnance médicale, donc, c'est bien celle qui consiste à lire et relire les grands textes de la langue d'arrivée en tâchant d'identifier, en plus, ceux qui correspondent le mieux à l'auteur étranger dont on s'occupe. Je vous prescris donc de fortes doses de lectures de Cezar Petrescu, des nouvelles, en l'occurrence, puisque c'est de nouvelles que nous traitons ici. Rien ne sera plus profitable pour une parfaite „acclimatation" de Marcel Aymé én roumain, rien ne sera plus

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

efficace pour l'enrichissement de votre style et de votre lexique dans les tonalités de dérision, de l'humour, du sarcasme.

C'est la saveur de la langue, en effet, qui est essentielle chez Marcel Aymé: saveur dans tous ses sens, c'est à dire, goût de la belle littérature sachant dire les choses de manière très classique dans la clarté, la limpidité, d'une part, et de manière très puissante dans la force des mots qui seront ceux de la langue vivante la plus crue, la plus vulgaire s'il le faut, la plus argotique même, par ailleurs, la plus directemet scatologique parfois et la plus vigoureusement canaille aussi.

C'est dans ce *mixte* parfaitement réussi de classicisme limpide et de vigueur populaire que réside, chez Marcel Aymé et chez Cézar Petrescu, le secret du génie littéraire et pour le traducteur la source des difficultés et par conséquent des satisfactions lorsqu'il réussit à les surmonter pour donner à son lecteur ignorant des subtilités de l'original ou même, plus simplement, de la langue de cet original, une idée juste ou, pour le dire mieux, une sensation exacte du texte de départ.

Toute traduction qui n'aura pas su se donner comme contrainte fondamentale de rendre ces deux pôles intimement liés du génie créateur de Marcel Aymé sera passée à côté de ses obligations et aura échoué. Saveur, saveur, saveur avant toute chose, clarté, clarté, clarté, tels sont les mots d'ordre ! Le classicisme de Marcel Aymé contraint à ne négliger aucun détail, car rien n'est superflu dans ses textes, à ne raboter, à n'écraser, à n'effacer aucun relief, à ne dissiper aucun effet.

Voyons maintenant dans le détail du texte traduit par Adriana Apostol comment ces consignes draconiennes doivent s'appliquer: précisons d'abord qu'elle a su trouver le moyen technique de présenter une version bilingue du texte qui permet de suivre le cheminement parallèle de l'original et de la traduction avec beaucoup de facilité. Elle devra partager son secret de fabrication informatique avec ses camarades pour que nous puissions, au terme de cette session, et à la fin de la révision d'ensemble qui aura peut-être lieu en septembre si le temps est trop court maintenant, un ensemble de textes susceptibles de susciter l'envie de publication en édition bilingue d'un éditeur roumain de qualité, peut-être en coédition avec un éditeur français.
(Précisons a posteriori que tel a bien été le cas et que le travail individuel et collectif a été grandement facilité par cette possibilité technique de présentation en miroir du texte original et du texte traduit.)

Voici donc le texte original:

Elle entendait au moins une messe par jour, communiait deux fois par semaine, donnait largement pour le denier du culte, brodait des nappes d'autel et distribuait des aumônes aux pauvres les plus recommandables.

Et la traduction d'Adriana Apostol**:**

Asculta
(traducere prea literală, în românește nu cred că se spune a asculta o slujbă ci

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

a participa la o slujbà, slujbà având o conotatie mai amplà de "service religieux" cu tot ceea ce comportà el, nu numai rugàciuni ci si gesturi, etc)

cel putin o slujbă pe zi, se împărtăşea de două ori pe săptămână, făcea donaţii (cuvânt prea tare pentru denier du culte adicà o participare modestà la cheltuielile personale ale preotului, un fel de salariuacordat de bunà voie de credinciosi)

mari în contul bisericii, broda feţe de masă pentru altar, împărţea ajutoare săracilor celor mai merituoşi.

Merituosi n'a pas l'acception moralisatrice voulue par Marcel Aymé dans cet emploi de ***„recommandables***": il s'en prend ici, à travers un simple mot apparemment sans importance, à la sélection des pauvres par les institutions ou les personnes charitables en fonction de leur comportement social et moral. ***Merituosi*** introduirait une idée de qualité personnelle qui n'est pas le critère essentiel en l'occurrence. Ce que l'on récompense, par des aumônes, c'est la soumission de ces pauvres à un certain ordre moral, à une attitude de respect servile du système, c'est une vertu négative de retrait, d'humilité soumise. Il est probable qu'une expression du type ***cei mai de treabà*** , plus vague mais très idiomatique, serait la plus proche des acceptions à la fois précises et vagues données par Marcel Aymé à ce „**recommandable**" qui, associé par lui à pauvre, est tout un programme...

Poursuivons notre analyse de la manière dont le texte a été rendu: nous allons rencontrer de petits problèmes de transcription lexicale qui ne sont qu'en apparence mineurs. Nous l'avons dit, n'hésitons pas à le répéter, chez un écrivain de la trempe de Marcel Aymé, rien n'est laissé au hasard, rien ne doit donc être négligé par le vrai traducteur soucieux d'un rendu intégral du texte.

Enfin, comme pour lui permettre de s'accomplir en perfection, Dieu lui avait envoyé une grande et douloureuse épreuve où elle semblait justement, miracle d'un cœur fervent, nourrir sa piété.

On voit ici que fervent devra recevoir une traduction à la hauteur de sa ferveur, justement et que credincios serait très insuffisant, beaucoup trop plat.

Voyons la version proposée:

In fine, ca pentru a-i permite să se desăvârşească în perfecţiune, Dumnezeu îi trimise o mare şi dureroasă încercare cu care, miracol demn de un suflet credincios, (prea slab, evlavios)

ea părea că-şi întreţine (prea putin colorat nourrir) pietatea. (trebuie folosit acelas cuvânt)

On voit que evlavios sera beaucoup plus près de ce que connote fervent en français, c'est-à-dire une flamme dans la foi que credincios ne saurait faire jaillir.

Voyons un autre passage délicat, tout aussi délicat que celui qui permet d'entrer au Paradis et que mademoiselle Borboïé aborde avec le notaire :

Dès le premier mot, bonhomme, nous sommes confrontés à l'appréciation nécessaire et pas forcément simple, de la connotation, dans le contexte précis, de ce substantif susceptible de multiples nuances allant de la pitié à la dérision. Ici, le terme a sa valeur la plus neutre que seul le mot bàrbat rendra exactement.

Le bonhomme, qui l'avait précédée dans la tombe d'une quinzaine de jours,

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

vint lui présenter ses compliments et, avec un sourire de bienveillante ironie, s'informa où elle allait de ce pas pressé.

- Je vais, dit-elle, rendre mes comptes.

- Hélas ! soupira le notaire, le temps de rendre nos comptes n'est pas près d'arriver.

- C'est vous qui le dites. Je voudrais bien savoir pourquoi on me refuserait…

Bărbatul, (omul, bietul om, bietul om er fi în contradictie cu "bienveillante ironie") ***care se stinsese cu cincisprezece zile înaintea ei, veni să-i prezinte omagiile şi, cu o bunăvoinţă ironică în surâs, o întrebă unde se duce aşa de grăbită.***

- Mă duc, spuse ea, să-mi închei socotelile./ A încheia n'est probablement pas le mot qui convient car il s'agit du Jugement dernier donc de rendre des comptes pas de les conclure. Mà duc sà dau socoteala nous semblerait beaucoup plus conforme à la connotation, en l'ocurrence./

- Vai! Oftă notarul, mai e până ne vine nouă rândul să ne încheielm socotelile.

Asta s-o credeti dvs.(Vorbiţi în numele dvs.)Pe mine nu ştiu de ce m-ar refuza.) Tare aş vrea să ştiu de ce m-ar refuza pe mine. (Tare as fi curiosă să aflu de ce m-ar refuza pe mine) (Alegeti !) / On a ici le cas d'une formule idiomatique qu'il faut rendre par un équivalent qui le soit vraiment aussi : Vorbiti în numele dvs nous semble ce qu'il y a de plus approchant. /

Un peu plus loin, lorsque l'entrée problématique dans un paradis qui ne l'est pas moins se rapproche, nous voici confrontés à un cas typique de traduction de formule toute faite: ***trop heureux si...*** qu'il faut sans nul doute ne pas hésiter à rendre par une expression tout aussi consacrée, ***Sà zicem mersi cà***...

Toţi adunaţi înseamnă multă lume şi tare mi-e teamă că războiul o să mai dureze destul. De ambele părţi moralul e ridicat, iar generalii nu au fost niciodată mai ingenioşi ca acum. Nu trebuie să ne facem speranţe că or să se ocupe de noi înainte de terminarea războiului. Ba, chiar (ar trebui ***să fim mulţumiţi (e cazul sà folosim formula idiomaticà "sà zicem mersi dacà nu ni s-au ràtàcit "***că nu ni s-au rătăcit dosarele în harababura asta.

Tout ça fait beaucoup de monde, et j'ai peur que la guerre dure encore longtemps. Des deux côtés, le moral des troupes est élevé et les généraux n'ont jamais eu autant de génie. Il ne faut pas compter qu'on s'occupe de nous avant la fin de la guerre. Trop heureux encore si nos dossiers n'ont pas été égarés dans la pagaïe

Les soldats, à pied ou à cheval, s'engouffraient en chantant sous les resplendissantes Portes du Ciel, dont les abords, largement dégagés, formaient une grande esplanade. Près des portes et les dominant, saint Pierre, assis sur un nuage, surveillait l'entrée des troupes et en faisait le décompte.

Soldaţii, pe jos sau pe cal, năvăleau (dispăreau, se năpusteau) tot într-un cântec sub Porţile Raiului, ale caror margini (atentie, împrejurimi e mai bun) cu mult

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)

depăşite (contrasens, netezite), formau o mare esplanadă. Aşezat pe un nor aproape de porți, Sf. Petru le domina, în timp ce supraveghea intrarea trupelor şi le lichida contul.(contrasens: îi numàra)

Ici, plusieurs petites inadvertances dues à une lecture approximative du texte : ***depàsite*** pour ***dégagées*** alors que le sens est évidement très concret, d'où la suggestion de ***netezite***. Enfin l'expression « en faisait le décompte » qui est interprétée en contresens par le ***lichida contul*** alors qu'il s'agit au contraire de ***compter, de décompter*** les arrivants et candidats à l'entrée au paradis.

On aura saisi, à la lecture de ces quelques analyses qu'il serait facile de multiplier, dans quel esprit nous avons abordé, individuellement – par un travail personnel de chaque mastérant – collectivement ensuite – à travers l'étude minutieuse dans les séances de correction d'ensemble - puis individuellement à nouveau et enfin la mise au point définitive de traductions qui nous ont donné une grande satisfaction : celle de vérifier » sur le terrain » que la traduction, loin d'être une simple activité technique comparable à une photocopie qui aurait la caractéristique d'être une photocopie dynamique opérant d'un système linguistique à un autre, est une perspective privilégiée sur les significations profondes de l'œuvre esthétique, peut-être même la seule véritablement à même de rendre compte de toutes les valences d'un texte puisqu'elle seule est tenue d'aller aux racines vives de ce qui fait la complexité de la littérature, l'union intime d'une forme linguistique et d'un sens qui en est à la fois le résultat et l'organisateur.

Cela nous a confirmé dans la conviction que la Recherche en Traduction littéraire que l'Université de Pitesti nous a donné voici près de six ans maintenant la précieuse possibilité de faire vivre au sein de l'Institut Liviu Rebreanu est une voie pleine d'avenir et la seule à même de rendre vraiment possible la révélation à l'étranger des valeurs totalement inconnues de la culture roumaine. On voit aussi qu'elle a pour objectif non moins nécessaire de faire connaître des écrivains français de la taille de Marcel Aymé à des lecteurs roumains pourtant renommés pour leur culture francophone et qui, néanmoins, sont encore privés de sa littérature. Il est vrai qu'ils ne peuvent toujours pas lire en roumain le journal de Liviu Rebreanu, **Metropole,** dont la traduction en français a précédé une improbable réédition en langue roumaine. Là encore, on touche aux séquelles persistantes d'une censure totalitaire qui n'a plus lieu d'être dans une société roumaine entièrement libre. Il s'agit en l'occurrence d'une forme d'ignorance grave et de désintérêt non moins pernicieux dont les maisons d'édition roumaines sont hélas les complices actifs.

BDD-A5466 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:26 UTC)